Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 34 (1966)
Heft: 6

Artikel: Extrait du livre : le carnaval de la Nouvelle-Orléans
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569016

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

le destin se révèle brusquement, dans un éclair, parmi tant d'aventures qui n'ont duré que le temps de déboutonner une braguette . . .

Fuir encore ? Il semble que, pour le héros, cette fuite soit de plus en plus hésitante, qu'il comprend enfin qu'il ne fuit que lui-même. San Francisco, Chicago . . . Toujours des bars d'homosexuels, des vespasiennes, des rencontres furtives; et puis enfin, et comme une apothéose, dans le dernier éclat d'un feu d'artifice, le Carnaval de la Nouvelle-Orléans. C'est là, dans un déferlement de sensualité presque morbide, que le héros va arriver à la fin de sa chasse, à la révélation de son obsession : ce qu'il a toujours adoré dans son sexe, dans le besoin d'être toujours désiré, c'était sa propre jeunesse. Il a voulu jouir de sa jeunesse dans une peur panique de la voir s'enfuir, de la perdre, il a voulu la saisir et, pour cela, il l'a brûlée. Vient le moment au milieu de ce Carnaval où il discerne les premières rides sous ses yeux, où il se sent poussé, presque exclu déjà par la jeunesse des autres. Bientôt, on ne le désirera plus. Devra-t-il passer de l'autre côté de la barrière, guetter les autres avec des regards avides, sortir son portefeuille ? C'est le terrible désespoir de celui qui a adoré sa propre jeunesse comme son seul dieu. Mais, dans la folie du Carnaval, il rencontre à ce moment un homme qui le désire, qui lui offre son amitié, son amour, et qui, comprenant son désarroi, tente de lui expliquer que pour chacun la jeunesse passe de toutes façons, qu'il vaut mieux accepter, qu'il y a autre chose . . . Pour écouter cet homme, il laisse passer le défilé du Carnaval sous les volets clos de leur chambre. Pourtant, encore une fois, une dernière fois, il laisse passer la possibilité peut-être ultime d'un amour. Encore une fois être désiré, encore une fois . . . Il repartira seul à la fin du Carnaval. Vers une nouvelle vie ? On ne le saura pas. La quête s'achève là.

Ce livre étonnant est une peinture admirable, terrifiante et désespérante du monde homosexuel, mais c'est un beau et un grand roman. Le monde qu'il décrit existe sans doute dans toutes les capitales St Germain des Prés, Cannes, Capri, Londres, Zurich et tant d'autres lieux où le marché du sexe mâle tient boutique. Il est ici multiplié à l'échelle américaine, grossi sous le microscope, peut-être idéalisé (beaucoup de passages de ce livre sont très excitants), mais ce monde n'est ni embelli, ni exagéré, ni déshumanisé.

Un livre important qui donnera à certains le désir de découvrir l'Amérique, mais inspirera à d'autres la sage résolution de se contenter de la vieille Europe et de carrières moins animées.

Extrait du livre:

Le Carnaval de la Nouvelle-Orléans

Quelques minutes plus tard, mon propre masque commença de s'effriter.

Je buvais aux Deux Frères en compagnie de deux michés qui voulaient m'accompagner — « avant le défilé, dit l'un, on a encore le temps » — et j'avais accepté. Et tandis qu'ils vidaient leurs verres, pressés de me suivre, soudain quelque chose d'incontrôlable s'empara de moi.

Incongrûment, comme ça : sans raison, surpris moi-même par mes paroles, je lâchai aux deux types :

« Je tiens à vous prévenir avant que nous partions. Je ne suis pas du tout ce que vous imaginez. Je ne suis pas ce que vous voulez que je sois, ce que j'ai voulu paraître et faire devant vous : ni indifférent, ni insouciant — ni dur : non, rien de tout ça.»

Et ceci dit, comme si ce n'était pas moi qui avais parlé — mais quelqu'un d'emprisonné en moi qui maintenant protestait — j'eus l'impression d'une explosion intérieure — et explosant enfin, je poursuivis, défiant leurs regards étonnés : «Non, je suis pas ce que j'ai voulu vous faire croire — à vous et aux autres. Comme vous, comme tout le monde, j'ai Peur, une peur affeuse, affreuse.»

Comme il fallait s'y attendre, du coup je ne les intéressai plus. Ils attendaient autre chose de moi — le contraire d'eux-mêmes; et j'avais joué un rôle à leur intention — comme à l'intention de combien, combien d'autres ?

Me méprisant presque, je le savais, de les avoir trompés — de leur avoir avoué ma propre panique alors qu'eux espéraient oublier un moment la leur en se réfugiant dans mon assurance illusoire et affectée — les deux types s'éloignèrent, essayant peut-être — me dis-je avec un plaisir pervers — d'oublier leur désir d'un instant. Ils parlent maintenant à un jeune type qui affecte une indifférence égale à celle que j'affichais tout à l'heure.

Je me reculai, contre le mur, sentant une vague de découragement déferler sur moi; découragement rendu mille fois plus horrible par le fait que, bien que confusément (comme les milliers de peurs inavouées qui vous assaillent dans le noir quand vous sentez seulement que *Quelque Chose* est là blotti, qui attend), c'était une question de vulnérabilité.

Je fermai les yeux, au moment d'admettre : je vais être malade.

Mais je me cramponne à ce qui me reste de lucidité quand une voix me dit : « Vous verrez, ça ira bien mieux si nous partons. » Quand j'ouvris les yeux, je vis devant moi un type qui me regardait bizarrement. « J'habite à deux pas », dit-il. « Voulez-vous m'accompagner ?»

Dehors, la petite voiture abandonnée d'un marchand de hot-dogs fume lugubrement, comme une relique de l'Enfer.

Le corps lourd, épuisé par l'éjaculation délibérée — retenue jusqu'à l'extrême limite, puis déclenchée dans les sursauts répétés de l'orgasme comme si j'avais voulu rejeter bien autre chose que du sperme — je m'étais laissé aller sur le lit et m'étais endormi sur le champ. M'éveillant tout aussi brusquement — aussi lucide que si l'on m'appelait — je vis, toujours étendu sur l'autre bord du lit, le type qui m'avait parlé tout à l'heure au bar Les Deux Frères; il me regardait.

Dehors, au-delà des rideaux et des volets fermés de cette chambre à balcon de Royal Street (je consulte aussitôt ma montre et constate que ce n'est pas encore l'heure du Défilé), les bruits de la fête continuent, comme si par centaines des phonographes passaient des disques différents mais tous parfaitement discordants.

Vivement, je m'assis sur le lit aux draps froissés et attrapai mes vêtements — pour sortir de cette chambre, pour me jeter à nouveau dans les rues, pour rejoindre l'anarchie qui fait rage au-dehors : j'ai l'impression

de m'être laissé distancer dans une course importante à laquelle *il faut* que je participe.

Mais avant que je puisse commencer à m'habiller, le type dit sans se lever : « Ne partez pas encore. Fumez donc une cigarette. » Il m'en offre une comme en gage, me dis-je, de la trêve qui suit l'acte sexuel, qui pour ma part, brusquement — je m'en souviens parfaitement après le bref anéantissement du sommeil — a fait de nous des Inconnus.

J'accepte la cigarette. Il prit son pantalon sur la chaise près de lui et tira de sa poche plusieurs billets qu'il pose à mon intention sur la table à côté du lit. Comme si , pour lui, il s'agissait là du côté accessoire de ce qui vient de se passer entre nous.

En entrant dans la chambre — je m'en souviens parfaitement — je n'avais pas parlé d'argent. Rien en lui n'indiquait le miché. Dans l'état de panique où j'étais dans le bar, presque anéanti par l'alcool et la drogue, le calme de sa voix, son sang-froid avaient eu pour effet immédiat de détendre mes nerfs au milieu de ce flux de visages hilares à tout prix, avant tout résolus à plonger dans un raz de marée de folie . . . C'est pourquoi je lui avais été simplement reconnaissant de m'offrir un moment de répit à l'écart des foules.

A présent, conscient au plus haut point de l'effervescence extérieure, comme si les bruits de la rue étaient connectés à mes sens, et me souvenant que tout à l'heure, pendant l'amour, j'étais resté passif avec encore plus d'obstination que d'habitude (comme si d'avoir abandonné le masque des rues, plus tôt, dans le bar, devant les deux michés, m'avait mis dans l'obligation de prouver avec une urgence accrue que je pouvais encore porter ce masque), je ne pensais qu'à une chose :

Fuir cette chambre !

Fuir le dessus de lit jeté en tas sur le plancher — fuir, mystérieusement gênants, plus encore que le reste, les draps froissés . . . Mais je m'allongeai à nouveau sur le lit. Je ne resterai que quelques minutes, pensai-je, essayant pour l'instant d'oublier la frénésie rugissante, dont les bruits fascinants, tentateurs m'appellent au-Dehors : m'appellent comme pour une cérémonie préparée à ma seule intention.

« Pourquoi », disait l'homme lentement, presque comme si en parlant il cherchait un prétexte pour retarder le moment de rejoindre les foules dans la rue — ou pour m'empêcher d'y aller, «pourquoi après l'orgasme — ou dès qu'on y repense, au réveil », ajouta-t-il, comme s'il devinait clairement que j'avais hâte de partir — comme si, également, c'était de moi personnellement qu'il parlait, « pourquoi veut-on partir, comme pour oublier — avec quelqu'un d'autre — ce qui vient de se passer — ce qui se passera chaque fois — et chaque fois devra être oublié ?»

L'inopportunité de ses remarques si pénétrantes, tandis que rugit au-dehors ce carnaval déchaîné vers lequel nous sommes tous accourus — précisément cette somme d'innombrables, d'innombrables expériences — l'incommensurable inopportunité de tout cela me frappe immédiatement. Bien entendu, ce qu'il venait de dire était en grande partie vrai : une fois dénouées ces étreintes hâtives, on a tout de suite envie de partir, comme si on se sentait vaguement honteux, ou coupable, de n'avoir rien donné en retour.

Mais je dis : « C'est parce que c'est le carnaval; on est tous là pour ça.

— Vous ne manquerez rien », m'assura-t-il, montrant ainsi que pour lui ce n'est pas important. « Ça ne commence vraiment qu'après le Défilé du matin. J'ai déjà vu tout ça. Pour l'instant, c'est exactement comme tout à l'heure quand vous y étiez. Avec seulement davantage de monde. » Il parlait doucement, forçant néanmoins la conviction.

C'était un type viril, bien bâti, d'un peu plus de la trentaine, avec des yeux étrangement sombres, des cheveux blonds. Il est beau, d'une beauté intense, ténébreuse . . . En le regardant, je me demande pourquoi il paie alors qu'il serait si facile à un homme comme lui de trouver un partenaire dans n'importe quel bar, et je me demande si peut-être ce n'est pas pour une autre raison qu'il m'a donné l'argent que je ne lui ai pas réclamé. Brusque impression, que rien de ce qui s'est passé jusqu'ici ne justifie. Mais impression tenace. L'argent est là, toujours à la même place, mais pourtant, puisque je ne l'ai pas encore pris, toujours ignoré.

Il était adossé contre la tête du lit, un oreiller derrière lui; le drap remonté jusqu'à la taille. Je m'étends par-dessus le drap pour ne pas me sentir vraiment dans le même lit que lui.

Cette chambre, à deux pas du bar où je l'ai rencontré, est de toute évidence une des plus chères, de celles que l'on réserve des mois à l'avance pour le carnaval et dont le prix n'est pratiquement justifié que par sa situation dans le Carré Français et le balcon d'où on peut observer les rites du Carnaval. Le mobilier prétend rappeler l'ambiance de La Nouvelle-Orléans d'autrefois, celle des romans et des films, des histoires d'amour; mais une atmosphère d'émulation — de carnaval-mascarade, pénètre jusque dans cette pièce.

« En outre, disait-il, si vous vous reposez encore un peu, vous serez plus en forme pour en profiter . . . C'est bien ça que vous croyez devoir faire, n'est-ce pas ?» me lança-t-il bizarrement. Puis, vivement, avant que j'aie pu répondre à sa question,comme s'il connaissait déjà la réponse : « Quel est votre nom ?»

Selon les règles de ce monde de la nuit qui reconnaît implicitement sa culpabilité mais ne l'avoue que rarement, je lui dis mon prénom.

Il sourit. « Je m'appelle Jeremy — Jeremy Adams », dit-il, en insistant sur son nom de famille. Et curieusement, chose rare au cours de ces intermèdes, il me tendit la main, et je la pris . . . (Cela me rappelle Mr. King, sa fureur devant le refus de donner autre chose que des prénoms et la méfiance que cela impliquait. Je me le rappelle avec un sentiment aigu, poignant de solitude, non seulement en pensant à lui mais à ce qui l'avait révolté . . . « Je te donnerai dix dollars, et je m'fous pas mal de toi », avait dit Mr. King, et par ces mots il avait rendu tangible la froideur inhérente à la vie qu'il menait, la vie que j'étais sur le point, alors, de découvrir.)

A mon tour, je dis à Jeremy Adams mon nom de famille.

« C'est votre premier Mardi Gras, n'est-ce pas ?» me demanda-t-il.

« Oui. » Je me sentais étonnamment lucide après mon bref et lourd sommeil. Tout à coup je n'éprouve plus la même hâte de me retrouver dans les rues. Un instant cette perspective me terrifie. C'est simplement que je suis encore fatigué, me dis-je. Ça n'a rien à voir avec ce type.

Il bougea légèrement une jambe sous les draps, la rapprochant de la

mienne. Je me penchai comme pour fouiller dans mes vêtements sur le plancher. En fait je voulais simplement fuir quelque chose d'étrangement menaçant en lui — en particulier, et c'était bizarre, sa voix maintenant calme, ses manières assurées — sa beauté ténébreuse — son aisance. Même pendant l'amour, bien que je n'eusse noté aucune inhibition en lui, il avait fait preuve de la même aisance. A aucun moment il n'avait montré la précipitation avide de certains.

Et alors — tandis que je me rasseyais sur le lit, cette fois plus loin de lui — il dit, tout à fait à l'improviste, sans la moindre transition, sans préambule : brutalement :

« Vous avez envie, très envie, d'être aimé — mais vous ne voulez pas aimer en retour, même si cela vous coûte de ne pas le faire. »

Je me tournai vers lui. Il me regardait tranquillement. Sur la défensive j'adopte vivement l'attitude professionnelle qui neutralisera ses paroles. « Oh, vieux, laissez tomber, dis-je, je veux seulement m'en payer une tranche tant que je peux le faire.

— J'étais à côté de vous au bar quand vous parliez aux deux types qui vous accompagnaient, dit-il. J'ai entendu — tout ce que vous avez dit — que vous « faisiez semblant » — que vous aviez aussi peur que les autres. »

Je sentis ma figure s'empourprer de honte. Psychologiquement, dans ce bar, pendant quelques instants, je m'étais mis à nu; et ce type l'avait vu.

« Pas la peine d'être gêné, dit-il vivement. J'avais deviné quelque chose dans ce goût-là avant même de vous entendre parler. Je vous avais déjà vu plusieurs fois — la première près du Carré Français. Vous regardiez les oiseaux en cage, j'ai vu votre réaction quand ils se sont jetés sur le grillage comme pour le démolir à coups de griffes. Savez-vous que vous avez vraiment sursauté ? Vous vous rappelez ?»

Oui, je me rappelai — et je me rappelle l'impression étrange d'avoir été moi aussi prisonnier de cette cage.

« Je vous aurais bien parlé à ce moment-là, continua Jeremy, mais vous êtes parti très vite . . . Je savais que vous refuseriez de me parler — certains trouvent ça difficile, et j'étais sûr que ce serait votre cas . . . J'avais raison, n'est-ce pas ? — de dire que vous ne voulez pas aimer en retour; que vous ne voulez rien éprouver — surtout pour quelqu'un en particulier. »

Sèchement, écrasant la cigarette pour montrer que la tournure de la conversation va m'obliger à partir, je dis : « Je ne soupçonne même pas que j'aie envie d'être « aimé ». Tout ce que je sais, c'est que je veux me sentir désiré. Je ne veux même pas avoir l'impression que jaie *besoin* de qui que ce soit en particulier.

— Mais de plusieurs bien sûr, dit-il inéluctablement. Je suis désolé, s'excusa-t-il. Je ne veux pas vous faire . . . " râler " », plaisanta-t-il.

De l'entendre employer ce mot, de toute évidence à mon intention, me fit rire moi aussi.

J'ai l'impression qu'il sent que je ne suis plus tellement pressé de partir; il semble deviner, également, que j'aie confusément peur des rues. En profitant peut-être, il poursuit. « Vous n'avez jamais aimé personne ?» me demanda-t-il.

J'eus envie d'être impertinent pour souligner ce que sa question avait de ridicule surtout au moment du carnaval. Mais pourtant, je répondis précipitamment : « Pas au sens où vous l'entendez. »

Mais je pense à ma mère — à son amour pareil à un parfum suffocant . . . Oui, ça c'était de « l'amour » — de part et d'autre — une force dévorante capable d'asphyxier — comme l'amour de Sylvia pour son fils — mais pourtant de l'amour . . . Le souvenir toujours brûlant de mon Père, émergeant — « aimé » — des cendres de cette haine précoce . . . Pourtant je sais que ce n'est pas à ça que pense Jeremy.

Il m'entraînait vers des régions que je préférais laisser inexplorées. Je m'accrochai à la pensée la moins dangereuse : Aurais-je vraiment pu aimer Barbara ? (Cette douleur poignante que j'avais éprouvée la dernière fois que je l'avais vue — mais chacun de nous deux ne s'était-il pas uniquement servi de l'autre, par une sorte de peur réciproque ?) Et mon esprit fit un bond : Dave . . . (J'essaie de revoir son visage le jour de notre première rencontre; mais le visage que je retrouve est différent — celui qui m'avait contemplé avec incrédulité l'après-midi où j'étais parti, ce regard gravé à jamais dans mon souvenir, qui me revient clairement, si souvent . . .) Et dans quelle mesure n'avais-je pas fui par crainte de souffrir ? — dans quelle mesure n'avais-je pas fui par crainte de lui faire mal ? . . . Lance . . . Pete : ce sentiment d'impuissance, de douleur, de gêne, d'isolement que j'avais éprouvé cette nuit-là quand il m'avait tenu si longtemps la main dans le lit . . . Le type sur la plage de Santa Monica (et je m'en souviens, plutôt, tel que je l'ai vu tout à l'heure ici à La Nouvelle-Orléans) . . . La solitude de Mr. King — partagée ! — partagée et avouée; et c'était précisément parce que j'avais deviné sa douleur (comme peut-être, aussi, celle de Dave) que je m'étais éloigné de lui. Et cette fuite si lâche n'était-elle pas après tout, qui sait, une forme d'« amour » ? . . .

«Non, répétai-je avec force. Je n'ai jamais aimé personne.» Et en même temps voici à quoi je pensai : A cette nuit de Chicago où, me promenant le long du lac, je m'étais senti exploser d'amour — mais c'était autre chose, quelque chose qui était plus proche de la pitié (comme ce que j'avais éprouvé pour Mr. King, pour les autres, je m'en rendais compte maintenant.)

Dehors, brusquement, les bruits ne sont plus les mêmes. Des voix crient : « Lâchez-les ! Lâches-les ! » Bientôt les clameurs se changent en mélopée, faite de deux mêmes mots : « Lâchez ! Les ! » Des battements de mains scandent les mots impérieux. Des trépignements.

«Les flics, sans doute, dit Jeremy. Ils essaient probablement d'arrêter quelqu'un — mais la foule ne les laissera pas faire. Pour la foule c'est jour de liberté absolue, à supposer que l'anarchie soit la liberté absolue. Les flics le savent eux aussi. Ils sont pratiquement impuissants — mais pourtant ils font comme si. Leurs masques sont les derniers à tomber », dit-il avec ambiguïté . . .

Après un bref silence, il me demanda — à nouveau sans ambages : «Couchez-vous seulement pour de l'argent — seulement pour de l'argent?

« Oui », mentis-je. Comme cela semblait difficile, voire impossible de lui expliquer que l'offre d'argent était tout ce qui comptait; l'amour unilatéral : la preuve que l'on me désirait vraiment. *(à suivre)*